V

L'âne

MADAME DE REAN, *souriant* – Regardez-la ! Elle n'a jamais été aussi paisible et guillerette que ces derniers jours ; encore plus aujourd'hui. Je crois que je pourrai naturellement l'appeler « mon ange ».

MADAME D'AUBERT – J'ai l'impression qu'elle a compris ce qui allait arriver. Personne n'a dû lui dire, seulement elle l'a sans doute su intuitivement. Une petite fille ressent ce genre de choses.

MADAME DE REAN, *son sourire devenant mélancolique* – Hélas cela ne va peut-être pas durer. (*elle poussa un faible rire*). C'est drôle tout de même. Ce qu'elle attend et la rend joyeuse est paradoxalement la source de toutes mes angoisses. Oh, j'aimerai tant que cette journée ne se termine jamais ! Elle resterait alors toujours comme cela.

MADAME D'AUBERT – Seulement, si c'était vraiment le cas, vous resteriez toujours ainsi, dans vos pensées. Mais qu'importe me direz-vous ! tant que Sophie va bien. Cessez de vous tourmenter sans cesse, ma sœur. Vous êtes tellement… dramatique, quand il est question de Sophie. Tout le monde, même vos domestiques en parle dans les couloirs ; et Sophie aussi doit le ressentir intérieurement. Arrêtez de voir tous les malheurs possibles, et enchantez-vous plutôt des bonheurs probables.

MADAME DE REAN – Ah, si je pouvais être aussi optimiste, sans doute me sentirais-je mieux. Être un enfant est souvent plus agréable ; on se sent léger, on se sent libre. Mais, je suis une mère, et je ne peux plus ignorer le poids de ma tâche ; cela ne serait pas bon. Ce n'est ni une vision, ni un pressentiment ; j'ai des raisons bien tangibles de craindre. Une si grande et si longue attente dans le cœur d'un enfant, quand elle est trompée, provoque un terrible désenchantement.

MADAME D'AUBERT – Il en va de même chez les adultes, et cela peut être bien pire…, regardez-vous. Cette attente qu'a Sophie est aussi un peu la vôtre d'une certaine façon. Seulement, si Sophie donnerait tout pour l'écourter, vous, vous voudriez l'éloigner le plus loin possible : c'est sans doute la raison de l'âge qui parle.

Voyez-y plutôt la chance de réaliser votre rêve, notre rêve. C'est une occasion unique, une bénédiction qui fait suite aux prières que vous faites chaque jour.

MADAME DE REAN – C'est justement parce que c'est un moment crucial que j'ai peur. Mais ce n'est pas cela qui me rendra moins apte le moment venu, non, bien au contraire. En cet instant, je peux chanceler, tressaillir sans crainte, autant que j'en ressens le besoin ; j'en ai encore le droit. Bientôt, je devrai me montrer forte, alors laissez-moi être moi-même tant que je le peux encore.

MADAME D'AUBERT – C'est justement ce qui m'inquiète. J'ai parfois l'impression de vous revoir il y a trois ans. Vous êtes si pâle ! et cette migraine qui vous a prise hier. (*après un temps*). Vous n'êtes pas seule, ma sœur, non, vous n'êtes pas seule, souvenez-vous-en. Vous pouvez vous reposez sur moi, vous le savez n'est-ce pas ? Je sais que… j'ai failli à ma parole ces dernières années. Je crois que j'avais fini par oublier ma promesse. Mais cela est terminé et je vais tâcher à présent de me rattraper. Et puis, il y a aussi votre époux.

MADAME DE REAN – Vous avez raison. Je le sais bien, c'est ce que tout le monde me dit, mais… (*soupir*). Je ne suis pas seule, j'ai tendance à l'oublier. Je ne voyais pas à quel point je vous inquiétais et je m'en excuse. Ne vous en faites pas, je sais que j'ai de quoi me raccrocher. (*elle regarde par la fenêtre*). Ma fille a bon cœur, ma fille est aimante ; elle aime sa bonne, elle aime son père. Je devrais plus souvent me réjouir de ces bonheurs que j'ai la chance d'avoir.

Madame d'Aubert fut rassurée par les dernières paroles de sa sœur. En effet, cela commençait à faire un certain temps qu'elle ne l'avait pas vue sourire sans qu'une mélancolie ne la prenne. Durant cette dernière semaine, qui avait suivi la lettre de Monsieur de Réan annonçant son retour prochainement, elle avait vu sa sœur parfois chancelante, parfois fiévreuse, sujette aux vertiges, aux migraines, et même une fois à une extinction de voix. Elle avait dû la forcer à reprendre le lit, mais au lieu de se reposer comme elle se le devait, elle convoquait ses domestiques pour leur donner les ordres nécessaires, afin qu'on s'occupe des visites qu'elle comptait faire durant la journée, et pour que sa fille ne la voit pas ainsi ni ne remarque son état. Cependant ces dernières précautions étaient inutiles, car Sophie ne pouvait remarquer que l'éclat des yeux de sa maman, s'était quelque peu éteint. Elle trouvait sa voix toujours aussi forte et ferme ; et son teint pâle, plus blanc que jamais, ne s'en trouvait que plus beau à ses yeux. Elle était même arrivée à l'envier :

« Cela à de bon côté tout de même, de rester ainsi enfermée sans cesse au château, se disait-elle. Ha ha ! Maman est tout de même un peu coquette, après tout. »

Sophie, en effet, était bien loin des tourments de sa maman. Tout à ses jeux,

elle était chaque jour, comme celle-ci l'avait remarqué, plus vive et plus gaie encore. Elle passait toute la journée à jouer insouciamment, dehors, au grand air, sans se rendre compte qu'au-dessus d'elle, derrière sa fenêtre, sa maman l'épiait et qu'ainsi elle arrivait à lui arracher un large sourire. Cela arrivait fréquemment ; en effet, pas une heure ne se passait sans que la mère ne passa quelques minutes, devant une de ses fenêtres pour son " petit plaisir ". Le dialogue rapporté précédemment, se déroulait d'ailleurs durant un de ces petits moments-là. Voilà ce qu'elles avaient vu. Sophie et Paul étaient en train de jouer avec Célestine et André, les enfants du portier et de la cuisinière. Il jouait à s'attraper et c'était à Sophie de les chercher. Elle commença à compter, mais hésitant pour les nombres à deux chiffres, elle en profita pour atteindre le centième bien rapidement. Elle trouva assez facilement André, mais celui-ci fut trop rapide pour qu'elle arrive à l'attraper ; elle passa à plusieurs reprises à côté de Paul sans le remarquer. Cela fit déjà sourire les mamans, qui se mirent ensuite à rire, en voyant Paul la taquiner, la chatouillant à droite à gauche, sans que celle-ci n'y comprenne rien, se retournant toujours du mauvais côté. Enfin, il se glissa derrière elle, et lui cria un « bouh » terrifiant qui la fit sursauter. Sophie lui donna alors des soufflets, mais ne fit que battre de l'air, car le chenapan s'était déjà retiré et réussit sans mal à lui échapper. Exaspérée, elle commença à rouspéter, et leva les yeux au ciel lorsqu'elle vit un regard qui se posait sur elle. C'était Célestine, la fille du jardinier qui s'était cachée sur la cime d'un arbre. Elle hésita un peu à grimper, car elle n'en avait pas le droit, mais vu que le jeu l'imposait… Elle gravit donc l'arbre, et ne le fit qu'en quelques secondes, car malgré l'interdit, elle avait appris à grimper aussi vite qu'un écureuil, de telle manière que Célestine se trouva rapidement rattraper, et qu'elle sentait déjà des mains tentant de lui agripper une jambe.

Sur ce, Madame d'Aubert se décida à rentrer, malgré les prières de sa sœur. L'heure approchait, et même si elle aurait aimé assister à la scène qui allait arriver, elle estimait que le mieux était de les laisser seules dans ce grand moment d'intimité, car ils seraient de trop. Elle allait ouvrir la fenêtre et appelait Paul, quand sa sœur se mit à tousser, lui rappelant son état, et elle se dit qu'il valait mieux la laisser loin du grand air, loin du mal. Elle alla donc chercher directement son fils, et ce faisant elle le fit sursauter sans le vouloir, car celui-ci ne l'avait ni vue, ni entendue approcher. « Eh bien voilà ta cousine vengée, lui dit-elle en riant ». En fait, Paul s'était caché derrière des caisses, près de la remise, et il commençait à s'ennuyer un peu dans sa cachette, Sophie ne semblant pas près à le trouver. Il avait alors tramé une nouvelle « surprise » pour sa cousine. Après avoir bien regardé tout autour de lui, il allait la mettre en œuvre, quand justement, il fut surpris par sa maman.

Sur le chemin du retour, Paul trouva sa maman d'une humeur bien joviale ce qui était tout à fait inhabituel, en tout cas, ici, en province. Elle sifflotait des airs

d'opéra, lui parlait avec chaleur de Sophie, de sa tante et même de lui. Une chose qui l'avait également très surpris, c'était de quelle manière elle avait quitté Sophie, en se penchant vers elle pour la serrer et même l'embrasser à pleines lèvres, puis la laissant en lui souhaitant une « merveilleuse soirée ».

PAUL – Pourquoi êtes-vous si gaie, Maman ?

MADAME D'AUBERT, *souriant* – Ne devines-tu pas ? (*après un instant*) Non, tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas d'instinct. Sophie, elle, a compris je crois. Je l'ai senti quand elle était contre moi. Tu auras la réponse demain. Ah, si tu avais été une fille, tu te serais senti bien mieux ! (*après un instant*). Crois-moi, c'est souvent plus agréable d'avoir de l'instinct plutôt que de la raison.

Et elle ne lui laissa pas l'occasion de poser d'autres questions, en lui tendant sa main que Paul accepta avec joie. Ce n'était qu'à de très rares moments qu'il se sentait ainsi, aussi proche de sa maman, de cette femme dont il n'avait jamais su saisir le cœur ni la pensée. Par conséquent, lui aussi, ce jour-là, passa une " merveilleuse soirée ".

De son côté, Sophie se retrouva très vite seule, une fois Paul parti ; les enfants des serviteurs partirent juste après, à l'appel de leur parent. Le temps des jeux était fini, mais pourtant, cela ne l'empêcha pas de continuer à s'amuser. Ceux qui ne connaissaient Sophie que de loin, aurait été surpris de la voir se promenant seule dans le jardin, s'asseyant çà et là à admirer ce qu'il y avait autour d'elle, sans s'ennuyer un seul instant et tout en restant sage et bien tranquille. En effet, ceux-là auraient sans doute compris que Sophie aimait le mouvement. Ce n'était pas une nature qui avait besoin d'ordre et de tranquillité : elle préférait les jeux bruyants aux jeux tranquilles, où l'on n'avait pas besoin de se contenir ni de raisonner, mais simplement de laisser libre cours à sa nature et son esprit. Néanmoins cela ne signifiait pas, comme ils pourraient le penser, qu'elle avait toujours l'envie, voire le besoin, de bouger sans cesse et courir en tous sens. Ce dont elle avait besoin c'était bien du mouvement, mais pas seulement celui du corps ; il lui fallait également celui de son esprit, de ses rêves et de ses sentiments. Et ceci était impossible lorsqu'elle se sentait oppressée, enfermée, ou contrariée. Elle avait besoin d'espace et d'air pur pour être elle-même ; quand elle avait un ciel et une espérance au-dessus de sa tête, elle ne pouvait que se sentir bien. Aussi, on la voyait souvent traîner dehors, à chercher l'inconnu dans le commun et à l'observer des heures entières. Les gens ne s'étonnaient plus de la voir rôder près d'eux pendant qu'ils travaillaient ; près d'animaux ou d'insectes à les observer en train de bouger et de se nourrir ; ou encore des plantes à les regarder pousser. C'était pour elle, des petits spectacles dont elle ne la lassait jamais. Elle paraissait alors tout autre que lorsqu'elle était avec d'autres enfants, c'est-à-dire

tranquille, mais ce calme n'était qu'apparence. À l'intérieur d'elle, tout n'était qu'excitation : des idées, des pensées et des images défilaient en elle ; elle s'en émerveillait, s'en nourrissait ; elles la faisaient vivre.

Elle resta près d'une heure ainsi. Le soleil commença à se coucher et donnait alors ses plus beaux rayons, donnant au paysage alentour son plus bel éclat. Il y avait donc de quoi capter son regard. Cependant, plus l'heure avançait, plus elle s'en détournait. Ses yeux se mirent à se tourner dans le vague, jusqu'à ce qu'au bout d'un moment, elle ne regarda définitivement plus rien. Durant de brefs instants, elle sortait de sa rêverie, pour laisser errer son regard vers le chemin qui menait au portail. C'était la direction où le soleil mourait, et la lumière était si éclatante, que même en écarquillant bien les yeux, elle ne voyait toujours rien. Quand soudain, une ombre apparut, sortant de cette lumière, et à peine l'avait-elle remarquée qu'elle rentrait déjà en courant, appelant haut et fort Lucie, Marthe, Lambert et tous les autres gens, criant à tue-tête qu'il était arrivé.

Ainsi, avant même que sa voiture n'eut franchi le portail, tous les serviteurs se tenaient déjà devant la cour, pour l'accueillir et aussi assister à la si touchante retrouvaille. À peine eut-il eu le temps de mettre pied-à-terre, que Sophie s'était jetée sur lui et l'avait entouré de ses petits bras, blottissant sa tête contre ses jambes, les yeux fermés. Les gens les plus proches de Sophie tel que Lucie, eurent du mal à ne pas verser de larmes devant cette scène.

« Oh la, du calme, tout doux ! s'écria Monsieur de Réan avec un air quelque peu amusé mais également embarrassé.

Il essaya légèrement de la repousser afin de pouvoir descendre tout à fait de la calèche et donner les ordres qui s'imposaient. Mais Sophie, ou plutôt son instinct, ne se laissa pas faire. Elle ne sentit pas les mains qui essayaient de défaire son étreinte, n'entendit pas la voix qui la priait de lâcher prise, et c'était sans se rendre compte qu'elle y répondait en serrant plus fort encore. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, il abandonna et appela une bonne. Tous les domestiques revinrent à eux tout d'un coup, et saluèrent leur maître. La bonne appelée s'avança et attendit les instructions de son maître.

MONSIEUR DE REAN – Où est Madame ?

LA BONNE – Elle arrive Monsieur. Marthe est déjà partie pour l'aider à descendre.

MONSIEUR DE REAN – L'aider ? Se sentirait-elle mal ? Qu'a-t-elle donc ?

MADAME DE REAN – Oh, rien de grave mon cher. Ne vous inquiétez pas. Bienvenue à Réan, bienvenu chez vous !

MONSIEUR DE REAN – Vous n'avez pas l'air au mieux, mon amie. Vous êtes bien pâle, il ne fallait pas vous faire la peine de descendre.

MADAME DE REAN – Ce n'est que passager, demain il n'en sera plus rien. Mais… qu'est-ce que fait Sophie ?

MONSIEUR DE REAN – Ah cela ! Votre fille s'est jetée sur moi, avant même que je n'eusse pu comprendre quoi que ce soit. Et la voilà accrochée ainsi depuis tout à l'heure !

Sophie n'avait, en effet, pas bougé d'un pouce, et ne semblait pas être prête à bouger de si tôt. Sa maman s'approcha lentement en soufflant un « Sophie, Sophie ! » qu'elle ne sembla pas entendre, et ce n'est que lorsqu'elle posa sa main glacée sur son cou qu'elle revint à elle.

SOPHIE – Oh, laissez-moi encore un peu, Maman. C'est si bon, si agréable ! (*elle frotta sa joue contre les jambes de son père encore et encore*). J'aimerai tant rester ainsi des journées entières.

MADAME DE REAN, riant – Vous savez, si elle vous attrape ainsi, c'est parce qu'elle a peur que vous vous envoliez.

MONSIEUR DE REAN – Allons, n'aie pas peur Sophie, je ne vais pas m'envoler. Je suis venu spécialement pour toi. Demande-moi ce que tu veux et je l'exaucerai.

SOPHIE – Un vœu ? C'est vrai, je peux demander n'importe quoi ?

MONSIEUR DE REAN – Oui. Je suis en quelque sorte, ton bon génie. Demande-moi quelque chose, et tu l'auras aussitôt.

Sophie ne se fit pas prier deux fois. Elle n'hésita pas une seconde, il y avait une chose qu'elle imaginait depuis qu'elle songeait à ces retrouvailles, et en un instant, elle se réalisa. Deux mains vigoureuses la prirent par la taille, la soulevèrent pour la déposer sur deux larges et puissantes épaules. Cela était exactement comme dans ses rêves : il y avait bien la foule tout autour d'elle, sa maman juste à ses côtés, et même le soleil dont les rayons ne semblaient viser qu'elle. C'étaient vraiment un plaisir primaire qu'éprouvait Sophie en cet instant ; un plaisir plus qu'enfantin qui faisait remonter en elle des souvenirs de nourrissons, ceux qui n'étaient composés que de mains robustes, fermes et chaleureuses, et de sauts en l'air à des hauteurs à s'en donner le vertige. Qu'est-ce que ce fut agréable ! Le temps sembla comme suspendu,

et elle se crut flotter à côté des nuages, au point de ne pas s'apercevoir qu'on l'avait rentrée aux châteaux, ni qu'on l'avait installée pour le dîner. Ce ne fut qu'une fois le repas servit qu'elle retomba, mais toujours en gardant les yeux fixés en l'air, vers ce visage qui lui avait tant manqué. Comment avait-elle pu oublier ce visage ? À présent, elle lui semblait si familier. Ces yeux petits mais perçants, ce nez d'aigle majestueux, ces lèvres fines et ce menton à la fois large et élégant ; elle les avait maintenant en elle, indélébiles, bien marqués dans son esprit, plus encore que si elle avait tracé leurs traits sur une feuille de papier. Ils lui donnaient une impression de puissance et d'autorité, une sensation de fraîcheur, un sentiment de sécurité et de réconfort, directement gravés dans son essence.

Elle n'arrêta pas du repas de lui raconter ses petites historiettes qu'elle aimait improviser. Elle avait tellement de choses à lui dire, tant d'anecdotes, de rêves, de pensées, que tout se mélangea un peu dans ses paroles. Et Sophie, qui avait pourtant l'habitude de s'exprimer avec une verve et une clarté plutôt bonne pour son âge, cette fois-ci, babillait plus qu'elle ne parlait et déversait ses propos de manière floue et incohérente. Ce n'était qu'une succession de « et puis après », de « mais en fait c'est que », et souvent même des « ah oui, j'avais oublié de dire que », qui rendaient ses récits presque incompréhensibles, même pour une personne qui aurait réellement essayé de l'écouter. Pour ne rien arranger, elle parlait très vite, sans articuler, et sans jamais s'arrêter, même pour manger. Sa maman en était même venue à l'arrêter par moment, pour lui donner la " becquée ", ce qui aurait sans doute finit de démotiver les plus courageux, car maintenant, elle hachait encore plus ses récits, tout en les agrémentant de petits bruits de mastications si agréables. Même Sophie s'en rendait compte, mais son père souriait et semblait prendre plaisir à son petit « spestacle », et c'était tous ce qui lui importait. Il l'appela même « Sophaletta, ma petite bouffonne », un nom qui réveilla en elle de lointains souvenirs, si bien qu'elle mit encore plus de ferveur, et se sentit porter par une énergie qui ne la quitta plus de la soirée. Après le repas, elle resta tout le temps à côté de son papa, toujours une main collée sur lui, lui prenant tantôt la main, le bras, tantôt une cuisse, une côte ou directement la main posée sur son cœur.

Papa, Oh Papa ! Vous êtes un génie, un dieu pour moi

Papa, Oh Papa ! Un vœu je fais, et il s'exaucera

Donnez-moi donc votre corps que je le dévore,

Donnez-moi donc votre sang que je le bois.

Elle serait bien aller dormir avec lui si sa maman ne l'en aurait pas empêché.

« Allez donc dans votre chambre Mademoiselle, pour aller vous coucher, et ne faites pas tant de caprice, lui dit-elle après maintes demandes. »

Elle obéit, un peu chagrine et de mauvais cœur, mais sa joie la rattrapa vite. Quand Lucie arriva pour la border, Sophie qui l'avait attendue avec impatience, cachée derrière la porte, tout excitée, se jeta dans ses bras. « Doucement, doucement » fut-elle obligée de lui dire, car la bonne allait tomber suite à la charge de sa petite maîtresse. Une fois remise, elle essaya de la mettre au lit, mais la tâche n'était pas aisée.

SOPHIE – Oh, mais je ne peux pas dormir. Je suis bien trop excitée pour cela.

LUCIE – Il va bien falloir pourtant. Il est déjà très tard, et votre mère m'a envoyée pour vérifier si vous vous étiez bien couchez.

SOPHIE – Oh, mais cela, je ne le pourrais que si je suis avec Papa. Mais Maman n'a pas voulu…, elle doit être un peu jalouse. Je l'ai vue durant le repas qui lançait de ces regards à Papa à mesure qu'il me souriait.

LUCIE – Oh, que me dites-vous là Mademoiselle ! Vous savez très bien pourquoi votre mère ne veut pas ; cela ne se fait pas. Elle ne voulait pas obliger Monsieur, qui doit être fort épuisé après sa longue journée de voyage, à vous refuser et faire le " méchant ". Allons, soyez raisonnable. (*elle la porta et l'allongea dans son lit*) Dormez maintenant, plus vite vous le serez, plus vite demain viendra.

SOPHIE – Mais c'est que j'ai peur de m'endormir. J'ai peur que tout cela ne soit qu'un rêve et que si je ferme les yeux, tout disparaisse.

LUCIE – Ne vous faites pas tant de soucis. Votre rêve reprendra dès demain.

Et sur un baiser, elle la laissa. De son côté, Monsieur de Réan, malgré sa fatigue, n'était pas allé directement se coucher : il avait quelques mises aux points à régler avec sa femme et aussi des lettres à envoyer à ses associés et subalternes. C'était un peu de mauvaise grâce qu'il était revenu à Réan. En effet, ce n'était vraiment pas le moment. L'accident de train d'il y a quelque mois maintenant, n'avait pas simplement retardé sa visite loin de là. Le déraillement survenu sur la ligne Paris-Versailles, aux horizons de Bellevue, avait causé la mort et mutilé plus d'une centaine de passagers ; un grand scandale qui fortement avait ému l'opinion publique. Le mois suivant, de nouvelles lois relatives aux chemins de fer furent mises en place ; l'État concéda la gestion d'une grande partie de ses lignes à des compagnies privées, en gardant tout de même en propre l'achat des terrains et la construction des nouvelles voies et gares. Monsieur de Réan se vit donc retirer la gestion de la majeure partie de

ses lignes. Il décida de quitter sa fonction, et parvint rapidement à rentrer dans le conseil d'administration de la compagnie privée repreneuse, la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Les brusques bouleversements du secteur avaient rendu le milieu attractif. De nouvelles compagnies émergèrent et les investisseurs suivaient : c'était le moment propice pour se faire de l'argent. Et il fallut que ce soit à ce moment précis qu'il reçut cette fameuse lettre, où sa femme le priait de revenir sans attendre. Il n'aurait certainement pas céder, si cette lettre n'était pas la dernière d'une longue liste, où il pouvait y lire tout le désarroi d'une femme qu'il savait si fragile. Et le visage qu'il venait de retrouver ce jour-là, n'avait rien pour le rassurer.

Lorsqu'il parla avec son épouse, il resta entièrement plongé dans ses pensées. Une certaine nostalgie le prit. Ah qu'il est loin le temps où ils s'étaient rencontrés ! Il se rappelait encore parfaitement de cette époque qui n'était pas si lointaine mais qui le lui semblait pourtant. Il l'avait immédiatement remarqué. Son rire traversait le salon ; elle dansait à ravir. Spontanée et naturelle, elle tournait de tout son saoul, ravissante, dans sa simple robe en mousseline rose. Les cinq volants de soie cousus au bas de sa jupe, soulignaient le mouvement de son corps, laissant voir ici et là des petits bouts de mollets bien faits, à mesure qu'elle tournait, encore et encore jusqu'à l'épuisement, sans pudeur aucune, se livrant pleinement à cette joie physique. Il l'avait entraîné vers un petit salon désert, et assis sur le canapé, il la contempla, cette jeune fille au teint éclatant, plus rose que jamais, qui ne baissait pas les yeux. Un bouillonné glissé sur son cou, par-dessus un petit fichu, avait du mal à cacher sa gorge palpitante, emplie d'émotion, qui la faisait devenir toute rose comme sa robe. Il aimait les étincelles d'acier qui jaillissaient de ses larges prunelles, quand elle osait lui confier avec ferveurs ce qu'elle ne pouvait confier à personne ; il aimait sa bouche irrégulière qui s'ouvrait et riait volontiers, dévoilant de belles dents étincelantes, alors qu'à son tour il lui parlait. Il la regardait, fasciné, sur le point d'aimer.

Mais le temps avait passé et avait fait son œuvre. Aujourd'hui que restait-il ? Ses yeux s'étaient éteints, creusés, et leur gris autrefois si éclatant, s'était assombri pour devenir bien terne ; l'innocence envolée, ils avaient perdu tout leur charme. Son teint pâle n'était plus le miroir de ses vives émotions, mais de sa fatigue profonde : il n'y avait plus de rose, mais une terrible blancheur qui virait parfois au jaune, que personne ne pouvait ignorer. Seule sa bouche était restait intacte, cependant elle ne souriait plus. Il avait pourtant cru que la blessure avait cicatrisé, mais il fallait se rendre à l'évidence, la douleur était toujours là. Peut-être allait-elle lui refaire le coup des migraines ou de l'ardoise ; il fallait s'attendre à tout. Quel démon pouvait bien hanter à nouveau sa pauvre femme ?

MONSIEUR DE REAN – Eh bien, mon amie. Je ne vois pas pourquoi vous vous inquiétiez tant au sujet de Sophie. Elle n'a pas le mauvais fond que vous me décriviez dans vos lettres. Elle reste cependant bien immature, cela est certain, et je comprends mieux les problèmes avec la préceptrice que vous m'avez rapportés. Il faudra régler cette question.

MADAME DE REAN – Oh mais je ne vous ai jamais dit que notre fille avait un mauvais fond. Et vous remarquerez très vite, que notre fille, bien qu'étant immature par certains côtés, a également beaucoup d'esprit. Elle est tout à fait apte à apprendre à étudier, et je dirai même que cela lui fera le plus grand bien. Ne vous fiez a pas à ce que vous avez vu, ce n'était que l'effet de votre arrivée, ce n'est que passager.

MONSIEUR DE REAN – Un peu comme pour votre santé ?

MADAME DE REAN – (*après un temps*) Oui…, tout à fait. Ne vous préoccupez pas trop pour Sophie. C'est mon rôle de l'élever, et je n'ai jamais eu l'intention de me décharger de cette responsabilité sur vous.

MONSIEUR DE REAN – Mais vous m'avez appelé et je suis là. Dites et je ferai. Vous savez que vous pouvez compter sur moi.

MADAME DE REAN – Eh bien, faites ce que vous faites déjà si bien. Soyez un bienfaiteur pour Sophie.

MONSIEUR DE REAN – Est-ce vraiment tout ?

MADAME DE REAN – N'êtes-vous pas trop occupée en ce moment ? Je ne dois pas vous ennuyer avec cela.

MONSIEUR DE REAN – Occupé, certainement. Mais ici je ne peux rien faire, alors vous pouvez m'ennuyer autant qu'il vous plaira.

MADAME DE REAN – Dans ce cas, mon cher, profitez-en plutôt pour vous détendre, vous en avez très certainement besoin.

MONSIEUR DE REAN – Alors aurai-je parcouru tant de kilomètres, simplement pour satisfaire les caprices de ma fille ?

MADAME DE REAN – Mais vous ne faites pas que cela, vous en faites tellement, bien plus que vous ne le croyez. Seulement, c'est votre présence qui fait déjà tout. Je vous l'assure.

MONSIEUR DE REAN – Soit, mais n'oubliez pas que Sophie est aussi mon enfant.

Certes c'est une fille, et qui plus est elle n'a pas encore l'âge de raison. L'heure pour que j'intervienne n'est peut-être pas encore arrivée, cependant…, elle est mon unique enfant, vous comprenez.

MADAME DE REAN – Bien sûr que je comprends. Comment pourrais-je jamais l'oublié.

MONSIEUR DE REAN – Et je tiens à vous dire, que si ce que j'ai été quelque peu rassuré de ce que j'ai vu aujourd'hui, certains aspects m'ont également déplu. Sophie ne sait pas se tenir. Elle est bien trop familière, elle ne saurait correctement se comporter dans le monde. Vous avez sans doute remarqué qu'à un moment elle s'était même permise de me tutoyer ! Il serait temps qu'elle prenne conscience de certaines choses.

MADAME DE REAN – J'ai eu le même problème, c'est vrai…, mais encore une fois, ne vous faites pas une opinion si rapidement. Ne pensez pas que tout peut se comprendre et s'éclaircir en un simple et unique entretien.

Une fois que tout fut mis au point, Monsieur de Réan s'en alla régler ses affaires, laissant sa femme seule. Ce n'était pas sans émotion que Madame de Réan avait échangé ces quelques mots. Seulement, elle les avait rendues presque imperceptibles, en tout cas pour tous ceux qui n'avait pas appris à lire en elle. Elle s'assit devant son miroir et commença à se brosser les cheveux. Nul ne sait ce qu'elle vit s'y refléter, mais ce fut sans doute la cause de sa subite mélancolie. Ah comme il était beau, son bel Eugène ; plus beau encore que lors de ses vingt ans. Il était habillé des plus beaux effets, avec sa veste noire à large basque de la dernière mode, et sa cravate rouge de velours portée en foulard. Il avait laissé pousser ses favoris d'une manière que les stupides coquettes des bals devaient en raffoler, et avait laissé légèrement pousser ses belles petites boucles qui lui donnait tellement de charme. Il se dégageait de lui une certaine classe qui ne pouvait laisser aucune femme indifférente, avec sa prestance et ses traits durs et robustes qui le démarquaient totalement de ces vulgaires dandys de pacotilles. Elle serra ses poings avec vigueur. On avait oublié de lui dire qu'une femme de vingt-sept ans et un homme de vingt-huit n'ont pas le même âge. Un sanglot vint la saisir ; elle réussit à le réprimer mais cela n'apaisa pas pour autant son trouble. Avec l'âge, on apprenait à se contenir et paraître calme, pas à l'être complètement. Et contrairement à l'enfant, qui lorsqu'il est perturbé, peut être tout de même intérieurement en paix, l'adulte quand il l'est, l'est pleinement. Il a toujours cette sensation d'être lourd. Le poids de sa responsabilité lui pèsent, sa conscience l'étouffe. Il comprend son mal au lieu de simplement le ressentir, et ne peut alors l'ignorer. Et celui-ci le ronge avant même qu'il ne soit ; la faute sans doute à la fatalité.

Elle retenait ses larmes, mais ne pouvait empêcher l'écoulement de ses pensées. Des souvenirs épars se mélangeaient en elle.

« Mademoiselle, si vous aviez entendu le cri de l'abbé, la jambe plongée sous la couverture, le bec de hibou planté dans sa chaire. Et nous en avions caché trois autres. L'abbé s'est retrouvé avec quatre hiboux au fond du lit ! »

Écoutait-elle ? Elle ne le savait même pas. Elle le regardait ; elle était fascinée. Elle, si gauche et si timide en société, ne fut jamais aussi à son aise. L'étau qui d'habitude l'étranglait, s'était desserré : elle ne se souciait plus de mal faire, ni du regard qu'elle attirait souvent avec ses maladresses. Elle était méconnaissable en comparaison de ses premiers bals, où elle était pâle et rougissait à chaque fois qu'un jeune homme la regardait. Une de ses gaucheries l'avait particulièrement marquée. Elle s'était jetée sur le buffet qui était chargé d'oranges glacées, sa friandise préférée. Elle en avait introduit de gros quartiers dans sa bouche, quand, pour la première fois de sa vie, un jeune homme se rapprocha d'elle. « Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette danse ? » Mais ses dents étaient collées à cause du sucre glacé. Elle ne put gémir que des « hon, hon » pour toute réponse. Elle devint alors rose comme ses joues, rose comme la honte. Le jeune homme la prenait pour une folle ; on ricana ; elle s'enfuit. Cependant à ce moment-là, elle n'y pensait plus, elle ne pensait plus à rien : elle était naturelle, parfaitement elle-même. C'était à peine si elle avait remarqué que les gens avaient quitté le salon et qu'ils étaient à présent tout à fait seuls.

« L'abbé nous a poursuivi et nous avons dû nous cacher dans notre chambre. « Ouvrez ou j'enfonce la porte, nous criait-il » « Si vous le faites, nous nous jetons par la fenêtre, criait mon frère » Et voici les clauses du chantage que nous avons réussi à obtenir ;

1. Il devait brûler le fouet avec lequel il nous punissait. Nous avons souvent été fouetté vous savez ? Et vous ?

2. Plus jamais nous ne serions privés de dessert, que l'abbé mangeait ensuite en cachette. J'adore les plats sucrés. Et vous, Mademoiselle ?

3. Il ne devait pas en parler à notre grand-père, qui nous a souvent cinglé avec sa canne et ses mots. C'est ainsi qu'on doit élever les enfants disait-il. Aimez-vous les enfants, Sophie ? »

Brusquement, il finit son récit par un baiser sur la grande bouche qui n'avait pas encore cessé son rire mais qui finit par se taire. Elle ferma les yeux, s'abandonnant totalement vers un univers de délices et de frayeurs. Elle était conquise. Trois mois plus tard, ils annoncèrent leur noce, un an après, leur mariage, à

peine neuf mois s'était écoulé ensuite, avant la naissance de leur premier enfant. Elle n'avait pas encore vingt ans, et elle allait devenir femme. Mais qu'est-ce que cela signifiait justement ? Qu'est-ce qu'était vraiment le mariage ? Eugène posant ses mains sur sa taille de guêpe, mais après ? Un voile obscur apparut devant ses yeux, et une vieille comptine enfantine remonta en elle :

Si mon fin corset, si souple et si juste,
d'un bras trop robuste se sentait desserrer
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
qu'un bout de dentelle en soit déchiré

Elle avait vu petite, un chat et une chatte jouaient à des jeux étranges, des jeux de sauvages où l'on se mord, hurle et s'agrippe ; elle avait surpris un jour à l'étable, l'étalon monter sur la jument d'une façon effrayante, par un endroit que la décence voudrait que l'on cache. Elle s'en souvenait parfaitement encore, de leur regard apeuré qu'elles avaient alors durant tout le long et qui devenait vide à la fin : elles en avaient la langue qui pendait ! Et les mâles eux, couinaient. Eugène couinerait-il ? Voudrait-il qu'ils jouent eux aussi, ensembles, à ces jeux de bêtes ? Non, Eugène était noble, un homme civilisé…, mais qui sait ? Lorsque les conventions l'y pousse, l'homme peut devenir une bête. L'angoisse s'accentua. Elle n'écouta pas la discussion des deux notaires qui allaient jusqu'à se quereller au sujet de sa dot. Elle avait bien vu que sa future belle mère, la Comtesse de Réan, s'était impatienté au sujet de l'inventaire notarial. Elle avait remarqué ses yeux lorsqu'on énumérait ses biens présents et à venir. Eugène avait-il le même regard ? Elle le dévisagea ; elle fut effrayée. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas embrassée ? Était-elle en train de faire un mariage de raison ? On est jamais sûr, dans ces bals, qu'il n'y a pas un marionnettiste caché derrière le décor. On a beau constater qu'il n'y a pas de fil sortant de nos bras, on sait très bien qu'ils n'ont pas besoin de ce genre d'artifice, que l'on ne peut jamais être certain que se soit bien nous qui contrôlons nos gestes.

« Je veux te marier ; ensuite je pourrais mourir en paix, lui disait sa maman »

Elle était habillée entièrement de blanc, à l'hôtel de Ney. Bientôt, elle allait perdre son nom pour devenir Madame de Réan. La future Madame d'Aubert éclatait en sanglot malgré les nombreux « je t'interdis de pleurer » qu'elle lui avait ordonné la veille. La future Madame d'Aubert qui allait d'ailleurs se marier le mois suivant, et qui avait rencontré son époux le même soir, dans le même bal. « Comment n'ai-je pas pu le voir, comment ai-je pu être si aveugle » Elle serra les dents, les côtes étreintes par cette frayeur lancinante qui naquit en cette belle journée. Elle ferma les yeux et juste avant la fin de ses dernières secondes fatidiques, elle le regarda. « Il est trop beau. C'est tout ce que je lui reproche. Pourquoi n'ai-je pas vu tout de suite qu'il était

si beau ? bien plus que moi. Je vais être malheureuse. » Son voile masquait son visage. Pleurait-elle ? « Sophie » dit Eugène d'une voix grave qui la fit frémir. Elle pleurait bien ; elle pleurait car elle l'aimait. Il s'approcha, lui prit la main ; elle s'abandonna ; ils s'embrassèrent ; elle était perdue.

Assez ! Elle plongea la tête dans une bassine d'eau glacée. Elle voulait allait dormir. « Que ces souvenirs me tourmentent en rêve, cela sera déjà moins dur ! ». Cependant elle ne le pouvait pas. Elle aurait voulu partir pour son jardin céleste où tout était assez flou et brumeux pour qu'on puisse le trouvait beau ; mais elle avait croqué la pomme et à présent les nuages ne retenaient plus son corps, et ce paradis n'était plus à ses yeux qu'un rideau de fumée. Pourtant elle aurait tout fait en ce moment, pour une nouvelle fois s'y rendre. Mais la chute était inexorable : le ciel lui était interdit. Elle alla se faire couler un bain, et malgré l'eau glacée, elle s'y immergea complètement. Lorsqu'elle en sortirait, elle deviendrait une autre femme, elle devait en devenir une autre.

Le lendemain et les jours suivants, le rêve de Sophie continua effectivement, et même, elle aurait dit qu'il était devenu plus beau encore. Son papa était comme elle l'avait toujours imaginé et exauçait tous ses désirs. Sa maman semblait devenir plus belle encore, et ce, de jour en jour. « Elle doit se faire belle pour Papa, se disait-elle innocemment. ». Ce constat l'amusait beaucoup. Même Paul qui était revenu dès le lendemain, semblait plus gai que d'habitude. Les jours défilaient sans être parsemés de ses habituelles « petits malheurs ». Il ne manquait plus qu'une pierre à son bonheur, et huit jours plus tard, ce vide allait bientôt être comblé. Un jour que Paul et Sophie étaient en train de s'occuper de leur partie de jardin, ce désir se fit sentir plus que d'accoutumé.

SOPHIE – Je n'en peux plus, je suis trop fatigué.

PAUL – Et moi donc. Mais regarde tout ce qu'il nous reste à faire. Et le pire, c'est que nous avons pas fait beaucoup d'ouvrage.

SOPHIE – C'est qu'il fait une tel chaleur ! Que j'ai chaud ! Pourquoi avons-nous le plus de travail quand il est le plus dur à faire ?

PAUL – Il nous faudrait verser plus de cent brouettes de bonne terre avant même de penser à bécher et planter. Nous n'aurons jamais fini à ce rythme-là.

SOPHIE, *rêveuse* – À moins que… et si nous avions un âne.

PAUL, *sur le même ton que Sophie* – Oh oui…, si nous avions un âne.

Les deux enfants s'échangèrent un regard complice. C'était plus qu'une solution, c'était un rêve. Néanmoins il restait un gros problème à résoudre. Il fallait encore convaincre sa maman et ils connaissaient tous deux son aversion sur ce sujet. Et de plus, un âne, ce n'est pas un animal avec lequel on commence d'habitude. Sophie eut une idée. Lorsqu'elle le lui annonça, Paul fit mine d'avoir peur : si c'était une de ses idées, ils étaient presque assurés qu'elle finisse mal. Sophie ignora la pique, le tira par le bras et chuchota à son oreille. Il parut convaincu. Tous deux allèrent se placer juste en dessous de la fenêtre de la chambre de sa maman. Elle était ouverte, et ils savaient qu'elle s'y trouverait. Ils jetèrent leur brouette et leur bêche, et d'une manière tout à fait " naturelle ", ils discutèrent haut et fort, attirant à peine l'attention des parents qui ne manquèrent aucune paroles de la petite scénette qui se déroulait sous leurs yeux.

MONSIEUR DE REAN, *dans la chambre* – Eh bien, ont-ils déjà fini leur jardinage ? Quelle manigance prépare-t-il encore ?

MADAME DE REAN, *souriant* – Vous ne devinez pas ? Sophie vous en à parler mainte fois subrepticement. Il va falloir prendre une décision.

MONSIEUR DE REAN – Laquelle ?

MADAME DE REAN – Eh bien écoutez, ils vont tout vous expliquez.

SOPHIE, *dans la cour* – Oh la la ! Quelle chaleur !

PAUL – Oh oui ! Et pourtant, il nous faut amener toute cette terre pour notre jardin. Notre travail serait plus facile si nous avions une charrette.

SOPHIE – Ah je sais ! Et si nous utilisions les grosses brouettes du potager ?

PAUL – N'y pense pas ! J'ai déjà essayé ; c'était trop lourd, la brouette a versé et moi avec.

SOPHIE – Alors que faire ? Je n'en peux plus, mes jambes ne me portent même plus !

PAUL – Si nous avions une charrette et un âne !

SOPHIE – Oh oui comme Camille et Madeleine ! Elles, elles en ont de la chance !

PAUL – Mais malheureusement, nous n'en avons pas.

SOPHIE – Il doit y avoir un moyen. Attends, écoute Paul, j'ai une idée !

PAUL, *riant* – Une de tes idées ? Oh si nous la suivons, je suis sûr que nous allons vers quelques âneries, car c'est ainsi quelles se terminent en général.

SOPHIE – Écoute donc avant de te moquer ! Combien ma tante, te donne-t-elle par semaine ?

PAUL – Un franc.

SOPHIE – Bon ! Maman aussi me donne un franc. Cela nous fait donc deux francs par semaine. Si nous économisons suffisamment, nous pourrions nous acheter un âne. Combien coûte un âne ?

PAUL – Je ne sais pas, peut-être cent francs, et il y a aussi la charrette.

SOPHIE – Et combien cela fait-il à attendre. L'aurons-nous pour dans un mois ?

PAUL – Oh, bien plus que cela malheureusement. Ton idée serait bonne si au lieu de un, nous gagnons dix francs par semaine.

SOPHIE, *se grattant le menton trop longuement* – Hum…, eh bien voilà une autre idée. Et si nous demandions à Maman et ma tante de nous donner l'argent de nos étrennes ?

PAUL – Demande en premier. Si ma tante accepte, je demanderai à Maman.

Ils virent alors Sophie courir pour les rejoindre. Monsieur de Réan demanda alors ce qu'il fallait décider. « N'avait-elle pas accompli ses huit jours de sagesse, lui fit remarquer sa femme. » Il était temps de la récompenser. Il y avait bien sûr quelques précautions à prendre, mais cela, il y avait déjà longtemps qu'elle les avait prises. La petite comédienne apparut enfin. Elle fit la sage, les bras derrière son dos, puis fit sa demande, toujours les yeux fixant le sol, et lorsqu'elle la termina, elle regarda les yeux de sa maman, avec les siens qui pétillaient d'espoir yeux pétillants d'espoir et d'innocence.

MADAME DE REAN, *feignant parfaitement la surprise* – Tes étrennes ? Et pourquoi voulez-vous vos étrennes, Mademoiselle.

SOPHIE – C'est parce que j'en ai besoin.

MADAME DE REAN – Comment peux-tu avoir besoin d'argent ? Si c'est pour les pauvres, dis-le-moi, je te le donnerai. Tu sais bien que je ne te refuse jamais rien quand c'est pour les pauvres.

SOPHIE, *embarrassée* – Ce n'est pas pour les pauvres Maman, c'est… (*baissant à nouveau le regard*), c'est pour m'acheter un âne ! (*scrutant dans les yeux de sa maman plus profondément que jamais*).

MADAME DE REAN – Ah bon, un âne ! et pourquoi faire ?

SOPHIE – Oh Maman, nous en avons tellement besoin ! C'est pour notre jardin. Voyez, il fait si chaud, et je suis en nage, et Paul l'est bien plus que moi ! C'est parce que depuis tôt ce matin, nous avons brouetté de la terre jusqu'à notre jardin, et c'est comme si nous n'y avions rien fait. C'est qu'il en faut tellement ! Et il nous faut aussi bêcher la terre et planter. C'est si fatiguant !

MADAME DE REAN, *riant* – Parce que tu crois qu'un âne brouettera, bêchera et plantera à votre place.

SOPHIE, *sans perdre patience* – Mais non, Maman. Nous mettrons de la terre dans une charrette que notre âne tirera.

MADAME DE REAN, *se grattant le menton très longuement* – Hum…, alors il te faut une charrette et un âne ? J'avoue que ton idée est bonne.

SOPHIE – Ah, je savais qu'elle était bonne. (*par la fenêtre*) Paul, Paul !

MADAME DE REAN – Attends avant de te réjouir. Ton idée est bonne, mais je ne veux pas t'avancer tes étrennes.

SOPHIE, *consternée* – Mais… Maman ! (*se reprenant*) C'est Paul qui va être déçu. Lui qui se faisait une telle joie d'avoir un âne ; mais comme vous dites non.

MADAME DE REAN – C'est non pour les étrennes, mais pour ce qui est de l'âne…, eh bien laissons ton père décider.

Ce fut à ce moment que Monsieur de Réan apparut. Il était là depuis le début, mais Sophie était si focalisée sur sa demande qu'elle n'avait pas remarqué sa présence. Elle se jeta sur lui en criant « Papa, oh papa », et celui-ci lui prit la main.

MONSIEUR DE REAN – Eh bien, tu sais pourtant que je suis ton bon génie. Tu veux un âne, tu l'auras, mais seulement si tu promets de continuer d'être sage pour mériter ce beau présent.

SOPHIE – Oh oui, je vous le promets.

Sophie s'empressa d'aller annoncer la bonne nouvelle en criant, sans prendre le

temps d'avoir d'autres précisions. Elle ne put donc répondre lorsque Paul lui demanda quand est-ce qu'ils auraient leur âne, ou bien de quelle façon ils l'obtiendraient. Heureusement, Madame de Réan arriva et put tout leur expliquer. Elle précisa tout d'abord qu'elle donnait l'âne à Paul, car il se montrait toujours obéissant et sage, et qu'il était donc un modèle à suivre, et à Sophie parce qu'elle s'était montrée récemment ainsi, elle aussi, et pour l'encourager à continuer dans cette voie. Elle leur dit aussi d'aller de ce pas voir Lambert, pour lui dire d'acheter un âne et une voiture qui conviendraient. C'était donc avec lui qu'il fallait voir dans combien de temps il pourrait avoir leur âne. Ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils coururent aussitôt à la rencontre de Lambert, devançant la mère qui n'aurait pas pu les suivre même si elle l'aurait voulu. Ils le trouvèrent rapidement, près de l'écurie, en train de ramener de l'avoine pour les chevaux. Il se trouva rapidement harceler de tant de questions et d'ordres qu'il ne savait plus où donner la tête. Ils étaient si pressés et parlaient avec tant d'animation, qu'il était impossible de comprendre un mot. Il regarda avec étonnement les enfants, essaya de les calmer mais en vain. Ce ne fut que lorsque Madame de Réan arriva et lui expliqua tout, qu'il put comprendre de quoi il était question.

SOPHIE – Allez, vite Lambert. Courez je vous prie, il nous faut notre âne tout de suite, au moins avant dîner.

LAMBERT, *riant* – Ha ha ha ! Car vous croyez ma p'tite mamz'elle qu'un âne s'achète comme une baguette de pain. Faut qu'j'me renseigne si y'en a un à vendre d'abord, et que j'coure dans tous les environs, pour en avoir un commi faut.

SOPHIE – Oh ! Mais prenez le premier venu, il sera parfait. Surtout si vous en rencontrez un qui se cache dans la forêt, ce sera un bon Cadichon.

MADAME DE REAN – Non, Sophie. Il te faut un âne bien doux et docile, qui ne rue pas et ne mord pas. Sinon je te permettrai jamais d'en avoir un. Tous les ânes ne sont pas des Cadichon.

SOPHIE – Oh, mais je serai bien le rendre sage et doux.

MADAME DE REAN – C'est assez Sophie. Laissez faire Lambert, mes enfants ; vous verrez que votre commission sera très bien faite.

SOPHIE – Mais dans combien de temps pensez-vous pouvoir nous en trouver un, Lambert ?

LAMBERT – Eh bien, difficile ma p'tite Mam'zelle. Si tout'se passe bien p't'être dès aujourd'hui, sinon, j'pense pas qu'vous puissiez l'avoir avant au moins une semaine.

SOPHIE, *consternée* – Une semaine ! Oh non !

Le ton avec lequel elle avait dit ces mots, mécontenta fortement la mère. Le voyant, Paul fit diversion, en faisant remarquer qu'hier, si on lui avait dit que dans une semaine elle aurait eu un âne, elle aurait alors été la plus heureuse des petites filles. Cependant, cela n'effaça ni le désappointement de Sophie, ni celui de Madame de Réan.

Lambert rangea ses sacs d'avoines, et devant l'impatience que montraient les enfants, partit directement se renseigner sur les ânes à vendre dans les environs. Au départ, Sophie et Paul croyaient qu'il allait revenir avec un âne très rapidement. Ils restèrent jouer toute la journée devant l'entrée, faisant de temps en temps quelques allées et venues à l'extérieur de la cour, espérant en vain voir une ombre s'approchait. Au bout de trois heures, ils ne jouaient même plus, et restaient assis devant le même arbre à guetter. Une heure passa encore et Paul commençait à trouver cela fort ennuyeux. Il le fit savoir.

PAUL, bâillant – Dis donc, Sophie, si nous allions nous amuser dans notre jardin.

SOPHIE, bâillant – Est-ce que nous ne nous amusons pas bien ici ?

PAUL – Il me semble que non. En tout cas, moi je ne m'amuse pas du tout.

SOPHIE – Mais si nous partons et que Lambert arrive, nous ne le verrons pas.

PAUL – Mais qu'est-ce que cela change. Il viendra nous prévenir de toute manière.

SOPHIE – Non, je veux le voir le plus tôt possible.

PAUL – De toute manière, je commence à croire qu'il ne reviendra pas de si tôt.

SOPHIE – Eh bien moi je pense le contraire. Il n'y a aucune raison qu'il ne revienne pas.

PAUL – Alors attendons encore. Je veux bien, même si… (*il bâilla*)… c'est bien ennuyeux.

SOPHIE – Mais va-t'en si tu t'ennuies ; je ne t'ai jamais demandé de rester avec moi.

PAUL, *après une brève hésitation* – Eh bien oui, je m'en vais, tiens. C'est trop bête de perdre toute une journée à attendre, alors qu'il fait si beau. Quand Lambert reviendra avec l'âne, tu m'appelleras et comme cela je n'aurai rien perdu.

SOPHIE – Mais oui, vous avez bien raison, Monsieur. Maintenant partez, je ne vous empêche pas.

PAUL – Et voilà, tu boudes, j'en étais sûr. Alors au revoir, ma si douce, si aimable et patiente cousine !

Et sans perdre une seconde il partit, et fit bien parce que Sophie s'était levée et courait après lui avec la ferme intention de lui donner un soufflet. Mais elle fut trop lente et cette intention ne se réalisa pas. Elle le perdit de vue et décida de retourner à son arbre, non sans rancune. Cependant elle fut contente de ne pas l'avoir rattrapé.

« Quel bonheur qu'il soit parti ! pensa-t-elle. Je pourrai enfin être tranquille et être à mon aise, et quand Lambert reviendra, je ne le préviendrais pas, et cela lui apprendra. Et quelle chance que je ne l'ai pas frappé. Maman l'aurait su, et elle m'aurait enlevé mon âne. Et puis cela n'aurait pas été très gentil. Il est très bon après tout, Paul…, juste un peu trop taquin. Quand il reviendra, je l'embrasserai. »

Sophie attendit encore longtemps Lambert jusqu'à ce que la cloche du dîner sonna. Elle rentra bien fâchée, surtout lorsqu'elle vit Paul avec son regard moqueur. Il allait lui parler, quand on entendit frapper à la porte. Une bonne ouvrit ; Lambert parut ; Paul et Sophie attendaient, contenant leur joie. Seulement, les nouvelles n'étaient pas bonnes. Il n'y avait pas d'âne à vendre dans les environs.

LAMBERT – N'vous inquiétez pas, ma p'tite Sophie. J'ferai tout mon possible pour vous l'trouver. J'vais d'ce pas dire à M'dame, que j'irai toute la journée de d'main au marché pour l'chercher vot'e bourri.

PAUL – Un bourri ? Qu'est-ce que c'est ?

LAMBERT – Comment ? Vous qu'êtes si savant, et parlez si bien, vous savez pas c'qu'est un bourri ! Un bourri, c'est un âne voyons.

SOPHIE – Ah bon, un bourri ? Que c'est drôle un bourri ! Je ne savais pas non plus.

LAMBERT – Eh bien v'là. C'est jour après jour qu'on d'vient plus savant, vous savez. Bon allez, faut que j'me hâte. Au revoir, Monsieur et Mam'zelle.

Et Lambert partit, laissant les deux enfants très contrariés. « Nous n'allons pas avoir notre bourri de si tôt, pensaient-ils ». Leur humeur s'en ressentit le reste de la soirée. Sophie n'était toujours pas calmée quand sa bonne passa pour la border et lui souhaiter de beaux rêves, et celle-ci remarqua son humeur tout de suite, ce qui n'était pas difficile vu la différence avec les jours précédents. « Pourquoi êtes-vous si bougon cette nuit, lui demanda-t-elle tendrement. ». Elle savait très bien pourquoi, on

lui avait bien entendu fait part des nouvelles de la journée ; mais elle voulait le lui faire dire de sa bouche : souvent, les absurdités nous apparaisse plus évidemment lorsqu'on les exprime nous-même, au lieu de simplement les penser. Cependant, Sophie n'avait nullement l'envie de discuter. Elle se retourna de l'autre côté du lit, se recroquevilla et ferma ses yeux. Le mieux qu'il y avait à faire dans cette situation était de la laisser, mais Lucie ne pouvait le faire sans lui glisser auparavant quelques mots. Elle lui dit que dans la vie, il était impossible d'avoir ce que l'on veut, quand on le veut, et qu'il fallait donc apprendre à devenir patient, sans quoi l'on vivrait en étant sans cesse frustré et déçu ; que le mieux qu'on pouvait faire, c'était de se réjouir de la bonne fortune que le bon Dieu nous a accordé, et de tirer tout le positif de nos malheurs. À de sages mais vagues paroles comme celle-ci, on ne peut étant enfant, que se dire « oui, c'est vrai », sans pour autant s'en retrouver réconforter, et diminuer l'intensité ou la fréquence de nos soupirs.

Quelques jours passèrent encore, sans que Sophie n'eût son bourri. Sans être aussi " bougon " que le premier jour, elle ne pouvait plus monter jusqu'à cet état d'euphorie qui l'avait prise récemment. Cependant, elle avait toujours Paul qui était là pour la distraire la journée, et sa bonne pour se confier et parler de tout ce qui excitait sa curiosité. Et ce fut grâce à cela que la frustration s'allégea peu à peu, à tel point qu'elle pouvait de nouveau sautiller et chantonner, avec moins de cœur certes, mais suffisamment pour ravir sa maman.

Son attente prit fin peu de temps après, car le bon Lambert s'était démené comme un diable pour l'écourter. Ce jour-là, Sophie était avec sa maman en train de faire son ouvrage journalier, quand elle entendit Paul l'appelait. Il lui dit qu'en arrivant, il avait cru entendre des braiments sur le chemin. Il n'avait pas pris le temps de vérifier, et avait couru directement pour la prévenir. Sophie se jeta sur sa maman qui la calma de suite, car en effet, si c'était bien un âne que Paul avait entendu, rien ne n'indiquait que c'était Lambert. Après tout, il y avait souvent des paysans qui passaient par-là et pouvaient être accompagné de leur âne.

« Oh, Maman, s'il vous plaît ! implora-t-elle. Laissez-moi aller le vérifier ! Je vous assure qu'ensuite je reviendrai de suite pour finir mon ouvrage. »

La maman, avec joie, répondit favorablement à sa demande. Et elle n'avait même pas besoin de revenir pour terminer son écharpe, car elle avait déjà bien travaillé aujourd'hui et les jours précédents, et que de toute manière, elle n'aurait plus la tête à cela. « Tu peux aller jusqu'au bout du chemin, ajouta-t-elle, mais ne franchis pas la barrière pour aller sur la grande route. » Sophie remercia rapidement puis, jaillit, bondit, vola plus qu'elle ne courut, et atteint la fameuse barrière si vite que son cousin eu du mal à la suivre. Les enfants n'eurent pas à attendre bien longtemps ;

rapidement, Sophie vit se dessiner à l'horizon, une ombre se rapprochant. Peu à peu, apparaissait une tête avec de grandes oreilles, avec un l'intérieur des yeux en haut, une petite bouche en dessous et deux gros naseaux au milieu, puis un corps avec ses quatre petites pattes, et pour finir une petite queue. C'était bien son bourri qui s'approchait, celui qu'elle avait attendu il y a déjà si longtemps.

LAMBERT – Oh la ! Eh bien ma p'tite Mamz'elle, je savais qu'vous m'attendiez avec impatience, mais au point d'm'attendre jusqu'ici. Comment avez-vous su que j'le ramenez aujourd'hui ? Je n'l'ai dit qu'à M'dame qu'était d'accord avec moi pour vous'en faire la surprise !

SOPHIE – C'est Paul qui vous a entendu venir. Dites Lambert ! Il est bien pour moi ? C'est bien mon bourri.

LAMBERT – Mais bien sûr, voyons, c'est votre âne que j'suis allé chercher à l'autre bout du pays. Allez ! Voulez-vous grimpez d'sus ?

SOPHIE – Oh oui ! Je peux ? c'est vrai ? Il n'y a pas de danger ?

LAMBERT – Mais oui, y'a pas d'soucis ! J'me mettrais juste derrière en le tenant par le licou. Et c'est un p'tit âne bien doux et bien docile que je vous ai dégoté là. Et vous pouvez montez aussi, monsieur Paul.

SOPHIE – Dites Lambert ! Il est bien pour moi ? C'est bien mon bourri.

LAMBERT – Mais bien sûr, voyons, c'est votre âne que j'suis allé chercher à l'autre bout du pays. Allez ! Voulez-vous grimpez d'sus ?

Et les enfants firent une rentrée triomphale, chevauchant leur Cadichon. devant Madame et Monsieur de Réan qui les attendait devant l'étable. Il fut difficile de les faire descendre de leur petit nuage. Quand ce fut fait, Sophie, retrouva ses esprits, et s'aperçut qu'il manquait encore une personne pour profiter de son bonheur. Elle regarda à droite à gauche ce qui interpella sa maman.

MADAME DE REAN – Que cherches-tu Sophie ?

SOPHIE – Je cherche ma bonne. Je vais aller l'appeler, j'ai tellement envie qu'elle voit mon bourri.

MADAME DE REAN – Mon bourri ? Voilà un bien vilain mot dans la bouche d'une petite fille.

SOPHIE, *en toute innocence* – Mais il n'a rien de vilain, Maman. Cela signifie âne.

MADAME DE REAN, *un peu sèchement* – Je sais très bien ce que cela veut dire. (*se reprenant*) Ce sont les gens de la campagne qui parle ainsi.

PAUL – C'est Lambert qui nous a appris ce mot, ma tante. Il était même surpris que nous ne le connaissions pas.

MADAME DE REAN – Lambert peut parler comme bon lui semble, mais vous qui êtes des personnes, devez surveiller votre langage et ne pas employer des mots si vilains.

SOPHIE – C'est que je ne savais pas Maman. Un bourri, cela sonne drôle, pas vilain.

MADAME DE REAN – Ne fais-tu jamais des choses qui te paraissent drôles mais qui s'avèrent être vilaines ? Méfie-toi de ce qui te paraît drôles. Les grossièretés font souvent rire les enfants.

MONSIEUR DE REAN*, coupant Sophie avant même qu'elle ne commence* – Il suffit ! Ne raisonne pas tant Sophie, et obéis à ce que l'on t'ordonne. Tu n'as pas l'âge pour cela. Et ne va pas déranger Lucie, elle a d'autres choses à faire. Il est tant que tu comprennes que Lucie est une bonne et toi une demoiselle.

Sophie voulut rétorquer, mais le ton qu'avait employé son père ne lui en laissa pas la possibilité. Cependant, sa petite frustration ne tarda pas à disparaître dès que son papa commença à leur enseigner comment s'occuper de leur âne. Ils le reconduisirent tout d'abord dans son enclos, et apprirent à lui faire une bonne litière avec de la paille. Puis ils le brossèrent, le peignèrent, remplirent son abreuvoir et lui donnèrent à manger : ils versèrent de l'avoine à même le sol, et lui donnèrent du pain, directement à la main, ce qui ravit Sophie surtout quand celui-ci lui lécha la sienne. Ensuite, Monsieur de Réan leur montra comment l'atteler et le dételer, avec le charron à chien (une petite charrette que leur avait prêté Lambert pour l'occasion en attendant que leur voiture soit terminée), et à installer le bât et la jolie selle qui était une surprise que leur avait préparé Madame de Réan. Ils écoutèrent attentivement et le firent et refirent tant de fois, qu'ils étaient sûrs de ne rien oublier la prochaine fois qu'ils devraient le refaire seuls. Pour finir, jusqu'à l'heure du dîner, ils essayèrent de monter et chevaucher l'âne, ce qui n'était pas chose aisée. À la fin d la journée, Paul y parvenait correctement et sans aide, et Sophie faisait tout pour l'imiter, mais il fallait tout de même l'aider pour monter en selle. Monsieur et Madame de Réan estimèrent qu'ils se débrouillaient assez bien pour qu'ils puissent dès demain jouer avec l'âne, cependant la mère insista pour qu'ils soient toujours accompagnés d'une bonne, et que lorsqu'ils iraient se promener, qu'ils n'aillent jamais s'aventurer sur la grande route.

Les jours qui suivirent les enfants n'avaient qu'une idée en tête, et il n'était pas bien difficile de la deviner. Dès l'étude du matin terminée, ils allaient voir leur âne pour le caresser et le cajoler plus que de raison. Ils remplissaient également son seau d'avoine, pourtant déjà rempli auparavant par Lambert, et aurait passé leur temps à le regarder manger, s'il n'y avait pas eu cette cloche qu'on sonnait pour leur annoncer qu'il devait aller déjeuner. Et dès celui-là avalé, il ne restait alors plus rien pour les en détacher. La journée consistait toujours en travaux dans leur jardin, à transporter de la terre, du sable, des cailloux, des pots de fleurs ; tout ce qu'ils voulaient mettre dans leur jardin. Ils en avaient charrié assez pour commencer à bécher et planter, mais ils préféraient continuer leurs aller-retours avec l'âne. Jamais ouvrage n'avait été aussi amusant. Et quand ils étaient fatigués, ou bien s'ils jugeaient que leur âne l'était, ils arrêtaient leur travail pour aller se promener, toujours avec lui, bien évidement. Comme convenu, ils allaient prévenir Lucie pour qu'elle les accompagne, mais au bout d'un temps, voyant que l'âne était plus doux qu'un agneau et qu'il n'y avait jamais de problèmes, Madame de Réan les laissa se balader seuls, ce qui ravit les enfants car il n'était jamais agréable de se sentir tenu par la main, et surtout la bonne qui pouvait enfin rattraper l'ouvrage qui s'accumulait, même si elle était tout de même heureuse du fait de voir Sophie, surtout aussi radieuse. Radieuse, Sophie l'était réellement. Elle se sentait au comble du bonheur.

« Oh Lucie, je suis si heureuse ! lui confia-t-elle une nuit. Je ne pensais pas qu'on pouvait l'être autant. Je crois que je le suis plus encore que lors du retour de Papa. »

Il faut dire que la journée lui avait été particulièrement plaisante, et surtout l'aboutissement de plus d'un mois de bonheur. Elle avait tout d'abord commencé par une petite note, tout de même assez surprenante et qui l'avait en tout cas fait frémir de plaisir. Madame d'Aubert, venue une nouvelle fois en visite, l'avait saluée d'une façon assez déconcertante venant de sa part. D'habitude elle se contentait d'un baiser sur la joue. Mais cette fois-ci, elle l'avait soulevée, l'avait fait valser dans les airs, puis l'avait embrassé tout en la serrant tendrement. Ce n'était pas grand-chose, il est vrai, mais cela lui fit tout de même un petit effet, et de savoir que son bonheur était devenu une liesse débordant tout autour d'elle, était déjà une joie en soi. Puis, Camille et Madeleine étaient venues en visite cet après-midi, et Sophie avait put leur montré à loisir son âne. Elles en furent enchantées si bien que lorsqu'elles l'invitèrent à venir les voir à Fleurville le lendemain, elles lui demandèrent d'amener son âne avec elle. Encore fallait-il pour cela convaincre Madame de Réan, et elles se mirent toutes les trois à cette tâche. Elles la prièrent chacune à leur tour, ce qui la fit bien sourire, car elles enchaînaient leurs suppliques si rapidement, qu'il lui était impossible de répondre, alors que la réponse était déjà toute faite. Depuis les quelques semaines qui venaient de s'écouler, Sophie avait appris à parfaitement conduire son âne ; elle n'avait donc aucune crainte que sa fille trotte quelques lieus.

Elle n'imposa qu'une condition : il faudrait qu'elle parte et revienne toujours accompagné de Paul, ce qui en fait n'était en fait pas du tout une contrainte. Cette nuit-là, elle était donc toute excitée par la future excursion du lendemain.

LUCIE – Alors moi aussi je suis heureuse. C'est un peu de votre bonheur que vous me donnez. Il faut bien profiter de ces moments ; dans une vie ils sont très rares.

SOPHIE – Oh tu as raison Lucie. C'est incroyable, je crois que j'ai tout ce que je peux désirer en ce monde…, enfin, presque.

LUCIE – Eh bien, allez-y, dites-moi donc ce que vous désirez encore. Je pourrai peut-être faire quelque chose pour ça.

SOPHIE – Oh non, Lucie. Si tu savais. C'est si bête, je n'ose pas. C'est, c'est juste que…, Papa ne veut pas que je lui dise tu. (*Lucie rit*). Je sais ; c'est stupide, mais je veux simplement pouvoir dire « tu » à ceux que j'aime.

LUCIE – Mais pourtant, vous vouvoyez bien votre mère, et cela ne vous pose pas de problème.

SOPHIE – C'est parce qu'avec Maman, c'est différent. Tu vois, je l'aime, mais ce n'est pas tout à fait pareil. Ah, je ne sais pas bien comment dire…, c'est un peu une question de respect, mais ce n'est pas tout à fait cela. C'est qu'elle ne doit pas seulement m'aimer, elle doit aussi me corriger et me guider afin que je devienne une bonne demoiselle. Papa, lui, peut m'aimer de tout son cœur, sans avoir l'obligation de se conformer à un rôle.

LUCIE, *souriant* – Ce n'est pas ce que vous disiez quand vous étiez petite. Je ne vous ai jamais raconté ? Un jour, alors que vous ne deviez pas encore avoir deux ans, vous vous étiez tout à coup mise en tête de tutoyer votre mère. Bien sûr, elle vous a obligez à lui dire vous. Alors vous vous mettiez à pleurer, et gémissait sans cesse « Moi vous dire tu ! Vous dire tu ! ». Et je vous assure que ça a été bien dur pour votre pauvre mère, de vous faire entendre raison.

SOPHIE – Ah non, je ne m'en souviens pas. Cela ne me dit rien du tout.

LUCIE – Mais je vois que cette profonde envie ne vous a pas lâché pour autant.

SOPHIE – C'est que dire « vous », cela fait si froid. J'aimerai que tout le monde se dise « tu ». Ah, c'est trop idiot, c'est pourtant si simple. Pourquoi invente-t-on ainsi de telles choses pour créer de la distance, des barrières invisibles entre les gens ?

LUCIE – Voyons Sophie. Vous savez bien qu'il y a dans le monde, des règles et des

conventions à suivre. Votre père m'a souvent fait la remarque que vous vous laissez parfois aller à des libertés inconvenantes. Et là je ne peux qu'être d'accord avec lui. Vous devez vous tenir convenablement ; vous êtes une demoiselle, et il vous faut comprendre ce que ça implique.

SOPHIE – Oh Lucie, s'il te plaît, dis-moi tu. Cela me ferait tellement plaisir.

LUCIE – Vous ne m'écoutez donc pas ?! Alors maintenant, c'est moi qui devrais vous dire tu. Mais enfin, vous vous rendez compte ! Que dirait Monsieur et Madame, les autres personnes et les simples gens.

SOPHIE – Ils ne diront rien, car tu ne me diras tu que lorsque nous serons comme ici, rien que toutes les deux.

LUCIE – Là n'est pas le problème. Vous êtes ma maîtresse, moi votre bonne. Vous êtes une personne, moi une simple servante. Non, je ne peux pas ; jamais je ne me le permettrais.

SOPHIE – Mais voyons, tu n'es pas une simple bonne pour moi, tu le sais bien. D'abord tu as été ma nourrice, et comme tu me le dis souvent, tu m'as vu naître !

LUCIE – Oui, et c'est un moment que je n'oublierai jamais. Mais cela ne change pas ma condition.

SOPHIE – Tu te souviens ce que je t'ai dit, la première fois que tu me l'as raconté ?

LUCIE – Vous m'aviez demandé si vous pouviez être la marraine de mon premier enfant. Et j'ai accepté de bon cœur.

SOPHIE – Alors tu vois, toi et moi nous ne sommes pas différentes. Tu t'occupes de moi enfant, et moi, je m'occuperai de tes enfants quand je serai grande.

LUCIE – Oh, mais vous n'en ferez rien. Il en est hors de question ! Vous aurez des devoirs à remplir plus grande, et n'aurez jamais le temps pour ça. Et même dans tous les cas, je ne vous le laisserais pas ; ce serait dégradant pour vous.

SOPHIE – Alors cette promesse, était-ce seulement des paroles en l'air ?

LUCIE – Oh, non. Premièrement je suis très heureuse de cette preuve d'affection. Seulement, cela implique uniquement qu'en cas de malheur, vous vous portiez garants pour les décisions qui s'imposeraient. Mais, nous n'en sommes pas encore là, et je tiens à ce que nous n'en reparlions qu'une fois l'heureux jour venue ; s'il arrive un jour. C'est une décision sérieuse qu'il faut vraiment méditer.

SOPHIE – Mais j'étais très sérieuse.

LUCIE, *riant* – Oh, mais je me souviens parfaitement de la mine que vous aviez lorsque vous m'aviez sorti cela. Vous étiez tellement intriguée lorsque j'ai dû vous expliquer comment naissez les enfants, que vous vouliez le voir de vos propres yeux. Et comme il n'y avait aucune femme en attendant un dans les environs, vous vouliez me faire mettre enceinte ! « Je ne te croirai que si je le vois, me disiez-vous. C'est tout de même, étrange, non ? Un ventre qui se gonfle et se dégonfle. Est-ce qu'un ventre ressemble à un ballon ? Ce serait bien plus logique que les enfants poussent comme les plantes. » Alors vous voyez bien qu'on ne peut pas être sérieuse à cet âge-là.

SOPHIE – J'étais peut-être naïve, mais j'étais sincère.

LUCIE – Et c'est pourquoi j'en ai été fort touchée. Allez, finis les débats, il est temps de dormir maintenant. Le sommeil vous rendra raisonnable.

La bonne se baissa pour embrasser sa petite maîtresse adorée, mais elle s'arrêta lorsqu'elle sentit que celle-ci lui avait pris la main ; sa main gauche plus précisément. Sophie n'avait pas encore envie de dormir, et elle avait un autre argument à énoncer. Elle découvrit la manche de la bonne qui cachait ses meurtrissures, partant du haut de sa main jusqu'au milieu de son avant-bras. C'était une marque de brûlure somme toute assez légère, mais tout de même disgracieuse. « C'est la preuve que ma bonne m'aime », avait-elle dit à Élisabeth l'autre jour. « Voilà la preuve que tu n'es pas une simple servante. » dit-elle à sa bonne en cette nuit-là. Cette marque était en effet, le signe d'une belle histoire, que Sophie aimait à écouter à maintes et maintes reprises. Et chaque fois qu'elle le lui réclamait, elle le faisait toujours ainsi, en lui prenant sa main, relevant sa manche et caressant affectueusement son bras. Lucie ne lui privait jamais de ce petit plaisir ; cette fois-ci n'échappa pas à la règle.

Voici l'histoire qu'elle allait à nouveau raconter. Cela s'était déroulé alors que Sophie avait un peu plus d'un an. À cette époque, le château de Réan était encore en construction dans certaines parties extérieures, comme des remises, la serre, et les maisons de quelques domestiques. Çà et là, des ouvriers travaillaient. À gauche, certains étaient en train de couler du mortier, d'autres transportaient des parpaings à leur droite, devant eux on construisait les fondations d'une étable, et derrière on entendait sciait. C'était une véritable petite fourmilière aux yeux de Sophie, qui excitait sa curiosité déjà très développée à cet âge ; et elle ne manquait jamais une occasion de la satisfaire. Très souvent, elle allait faire un tour pour observer les chantiers ; elle aimait à tout voir, tout examiner, si bien que rapidement, les ouvriers avaient appris à la connaître : « la p'tite espionne » qu'ils l'appelaient. Ils la voyaient

souvent traîner derrière eux, toujours avec de grands yeux écarquillés, et devaient alors la raccompagner dans la cour ou le jardin, comme l'avait exigé Madame, mais ils leur étaient difficiles de toujours garder l'œil. La mère, qui ne pouvait pas la surveiller tout le temps, lui avait pourtant interdit d'approcher des zones de travaux. Cependant, elle avait du mal à lui en faire comprendre la raison.

SOPHIE – Mais *mama*, pourquoi que peux pas *zouer* derrière, avec les *mafons*.

MADAME DE REAN – Je t'ai déjà dit cent fois que c'était dangereux. Des briques ou des parpaings pourraient te tomber dessus, ou bien tu pourrais glisser sur du sable, ou encore te blesser avec la chaux.

SOPHIE – Mais *mama*. *ze* faire très *attensson*. Et *pis* les *bris* tombent pas du *cel*, et *pis* la chaux peut pas faire mal ?

MADAME DE REAN – Voyons, ne raisonne pas tant Sophie. Tu me fatigues. Moi qui suis grande, je sais bien mieux que toi ce qui est dangereux ou non. Je sais que la chaux brûle et que tu voudras la toucher.

Seulement, elle ne le dit pas d'un ton assez ferme ; sa voix était plutôt faible et mal assurée, et tout se passa comme si Sophie n'avait rien entendu. Nous allons voir comment cela aurait pu, par la suite, lui être dramatique.

Quelque fois, Madame de Réan allait regarder du côté des travaux avec Sophie. C'était plus souvent pour tenter de calmer la curiosité de son enfant, plutôt que pour réellement observer l'avancée des travaux. Cependant, le résultat était tout autre. Au lieu de se sentir satisfaite, elle se sentait frustrée. En effet, à chaque fois, elle lui rappelait qu'elle ne devait pas s'éloigner et toujours rester près d'elle ; et il ne doit rien y avoir de plus frustrant que d'avoir à portée de main ce que l'on souhaite, mais de ne pas pouvoir en profiter de tout son aise, d'avoir l'impression d'être constamment épié, et d'être obligé de partir en aillant le sentiment d'en avoir à peine profité. Un jour alors qu'elle avait emmené Sophie voir le chantier, la petite vit un grand bassin qui attira son attention. Le bassin venait d'être rempli de chaux pour commencer l'enduit des remises. Elle était à ses yeux, pure, blanche et unie comme de la crème.

« Oh comme la chaux est belle ! pensa-t-elle. Je n'en ai jamais vue de si près. Elle ressemble à de la glace. Pourtant Maman m'a dit qu'elle brûlait. De la glace qui brûle, comme c'est drôle. Comment quelque chose de si pure et si blanche pourrait-elle être si mauvaise ? J'aimerai y déposer mes pieds, et glisser dessus. Cela doit être si agréable, si doux. »

Elle serait bien allée l'examiner tout de suite, seulement sa maman ne lui laisserait pas s'en approcher. Elle ne pouvait que toucher la chaux de ses yeux et de son imagination, mais cela ne lui suffisait pas. Pourtant, elle ne bougea pas d'un pouce. Sa maman lui serrait la main bien fortement et il ne fallait pas attirer son attention : il lui suffisait d'attendre. Elle patienta encore un peu ; sa maman ne la surveillerait plus très longtemps. Déjà, elle sentait la pression de sa main faiblir ; le rythme de ses pas se ralentir ; à des instants, elle s'arrêtait nette et semblait vaciller. Tout cela était des signes qui indiquaient qu'elle allait bientôt la laissait seule, comme à son habitude, pour rentrer au château et faire elle ne savait quoi, sans doute des devoirs de maman. Avant que la bonne ne vienne pour la remplacer, elle aurait le temps de s'échapper et d'être tout à fait libre. Elle fit bien la sage et l'obéissante, en faisant des sourires à sa maman qui les lui rendait, car elle avait remarqué qu'ainsi, elle obtenait plus facilement ce qu'elle voulait, et dès que celle-ci la laissa devant la porte, elle en profita pour filer directement vers le bassin.

Elle regarda brièvement à droite à gauche ; tout le monde était trop occupé pour la remarquer. Elle se jeta donc tout tranquillement dans le bassin. Mais à sa grande surprise, au lieu d'être solide telle de la glace et de la retenir, la chaux la laissait s'enfoncer, si bien qu'elle s'y trouva plonger jusqu'à mi-mollet. Presque aussitôt, elle sentit des petits picotements sur le bout de ses pieds, et ceux-ci montaient progressivement et devenaient de plus en plus vifs. La panique commença à la saisir ; elle sautilla sur place en criant que cela brûlait. Les quelques ouvriers qui se trouvaient juste à côté, la remarquèrent aussitôt, et certains commencèrent à agir. Cependant ce fut Lucie qui intervint la première. La bonne, recherchant la petite maîtresse, l'avait vue avant tous les autres, et elle s'était ruée directement vers elle, sans même prendre le temps de réfléchir, ni prendre la moindre précaution. Elle la souleva précipitamment au point de faillir en tomber, et arracha ses bottines tant bien que mal car la petite battait vigoureusement des pieds. Puis elle la reposa sur le sol, lui enleva promptement ses bas, lui souffleta vigoureusement les pieds et les jambes pour enlever la chaux qui avait fini par les atteindre, et finalement la prit dans ses bras, l'emportant loin de tout danger. Finalement, une fois à l'abri, elle vérifia avec inquiétude s'il n'y avait rien de grave, et fut soulagée de constater que la petite maîtresse ne se plaignait plus et qu'il n'y avait aucune brûlure sérieuse sur sa peau. Elle s'en épongea le front de joie avec son de son bras, quand soudain elle remarqua qu'elle avait de la chaux dessus. La douleur se mit aussitôt à la saisir. Elle n'avait pas eu la présence d'esprit de se protéger les mains et les bras avec son tablier. Elle avait agi par instinct, suivant son cœur et non sa raison, et ce fut sans doute la raison pour laquelle elle n'avait pas jusque-là ressenti la douleur.

Elle passa son bras gauche brûlé dans de l'eau et du vinaigre, mais bien que sa brûlure soit légère, il resta toujours une trace. Sophie en fut terriblement désolée, ce

fut pour elle une punition bien plus terrible que celle que lui infligea sa maman. À chaque fois qu'elle voyait cette horrible cicatrice, elle se sentait triste et allait voir la bonne pour essayer de la consoler, en la prenant dans ses bras, lui faisant plein de caresses, et lui disant de gentilles choses qui, elle l'espérait, lui ferait oublier sa disgracieuse cicatrice. Elle faisait ainsi énormément plaisir à Lucie, car en effet, cela lui rappelait le temps où sa défunte mère était encore avec elle, et qu'elle aidait celle-ci à s'occuper de la petite. Les rôles étaient alors inversés : c'était elle qui allait vers le petit bébé, et l'a prenait dans ses bras, la faisant rire par ses baisers et ses caresses.

Seulement, elle n'aimait pas son regard triste qu'elle affichait à chaque fois qu'elle venait la retrouver, alors un jour, alors qu'elle était revenue lui prendre son bras, elle releva sa manche, en lui demandant :

« Dites-moi, ma petite Mademoiselle, comment trouvez-vous mon bras ? Le trouvez-vous laid ? »

La petite fille se tut et rougit. Elle n'osa pas dire qu'elle le trouvait sale et hideux, et elle se sentit tout d'un coup plus coupable que jamais, d'avoir rendu la brave Lucie répugnante et ce pour toujours. La bonne rit de son expression et ajouta :

« Eh bien, moi je le trouve très joli. Souvent, je le regarde, et savez-vous ce que j'y vois ? Je vous vois vous, insouciante et riante. Et à chaque fois que je vois cette " hideuse " brûlure comme vous le pensez sans doute, je me dis que si je n'avais pas agi comme je l'ai fait ce jour-là, peut-être ne seriez plus ainsi. Jamais je ne le regretterai. Cette brûlure est un signe, le signe de mon amour pour vous, et je suis bien contente que cet amour ne disparaisse jamais. Alors la trouvez-vous toujours aussi " hideuse " ? »

Peu de temps après, elle offrit à Lucie le plus beau cadeau qu'elle pouvait recevoir : Elle devint officiellement *sa* bonne. Ce fut Marthe, la bonne qui s'était chargée d'elle jusque-là qui en fit la demande, disant que Lucie l'aidait tellement bien dans cette tâche qu'elle pensait qu'elle n'avait plus rien à faire. Comme on voyait Sophie toujours auprès de Lucie, et qu'elle l'écoutait comme personne, Madame de Réan n'en vit aucune objection.

« Je t'aime Lucie, lui souffla Sophie, pendant que sa bonne était en train de l'embrasser comme elle le faisait toujours quand elle venait la border »

Lucie, lui répondit par un « je t'aime aussi », qui fit briller les yeux de sa petite. Avant que celle-ci n'eut le temps de lui répondre quoi que ce soit, elle lui posa son doigt sur ses lèvres, et lui dit :

« Ne t’avais-je pas dit que je ferai tout pour te satisfaire ? Mais ce ne sera que pour cette nuit, pour qu’en cet instant tu sois parfaitement heureuse. Ce sera la première et dernière fois ; mais tu sais, peu importe de quelle façon je t’appellerai, ça ne change en rien à quel point je t’aime. »

Elle se retira après un dernier baiser, en lui souhaitant « une nuit merveilleuse », puis elle laissa la petite Sophie toute à ses rêves. Elle était entourée d’ânes dans un grand pré, se baladait, trottant auprès d’eux, pouvait braire, se cabrer et ruer de tout son soûl, enfin sauter cette barrière qu’elle n’avait jamais eu le droit de franchir, elle était même revenue ensuite la briser à coup de pattes. Dans le monde où elle était, il n’y avait plus de règles : elle avait enfin la liberté de s’amuser à perdre haleine, de tomber, de se salir à son aise ; elle prenait plaisir à jurer, à maudire, voire même insulter ; et pourquoi ne pas aller jusqu’à se venger, à coup de griffes, à coup de pattes ou à coup de dents ? À bas la retenue, à bas la discrétion ! Que le monde soit une fête où rien ne viendrait contenir notre joie.

Plongée dans son paradis, à moitié endormie, un large sourire aux lèvres, elle vécut cette nuit-là, sa nuit la plus formidable. Elle aurait malgré tout, tout donné pour qu’elle s’écourtât au plus vite, pour que l’on soit déjà demain afin que ses rêves deviennent réalité. Et bien qu’elle aurait voulu ne pas s’endormir pour poursuivre le fil de ses rêves tout éveillée, les journées précédentes qui avaient été déjà bien longues et riches en expériences, finirent par venir à bout de ses dernières forces et mirent un terme à ses caprices, la poussant à s’endormir d’elle-même malgré les nombreuses réclamations qu’elle avait faites pour vivre au plus vite la suite. La sagesse finit toujours par avoir raison. Profitons de nos bonheurs d’aujourd’hui, au lieu de songer à ceux de demain.